

XYZ. La revue de la nouvelle

Souvenirs en boucle

Sébastien Saint-Jean Plante



Numéro 78, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3444ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Jean Plante, S. (2004). Souvenirs en boucle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (78), 63–66.

Souvenirs en boucle

Sébastien Saint-Jean Plante

É tendu sur son lit, il observe la lente rotation du ventilateur suspendu au plafond. Au centre des cinq pales disposées en étoile, un faible point de lumière agit sur elles comme un pivot.

L'ampoule perd de sa force et ne parvient plus à nier mes nuits. Elle émet à peine la lueur d'un soleil malade, mourant, qui corrompt désormais les murs de ma chambre d'une teinte jaunâtre. Au plafond, la lueur se détériore un peu plus, alors que les pales du ventilateur la tranchent et l'y projettent par saccades. Cinq ombres furtives se suivent à un rythme constant, comme la réitération sans fin d'un même instant. Cinq ombres identiques qui exécutent un tour complet, qu'elles s'empressent de reproduire dès leur retour au point de départ. Des lames découpent l'instant qui s'éternise et le redistribuent en une série de photos instantanées qui me montrent seul, étendu au milieu de mon lit, immobile. Je songe à la pellicule d'un film sur laquelle on ne verrait qu'une image, répétée continuellement. Dans le film de ma vie, voilà la scène qu'on aurait dû couper au montage. À cette triste scène, je tente d'opposer les images révolues de nos amours défunes. Je ferme alors les yeux et regarde disparaître l'empreinte laissée par le globe sur ma rétine, un petit astre fluorescent, avalé lentement par l'opacité de ma paupière, au creux de laquelle je vois resurgir ton visage.

Une lune ronde se hisse au sommet de la nuit, entourée d'étoiles qui percent l'obscurité. Elles sont complices des noctambules qui, au milieu du champ, s'étendent sur la neige, face au ciel.

Aujourd'hui, j'ai refait le trajet de nos promenades hivernales dans les champs autour du boisé. De sombres nuages encombraient le ciel en deuil, le recouvrant d'un voile lourd, impénétrable, qu'aucune brèche n'est venue rompre. Puis, quand le ciel s'est mis à fondre, la pluie a effacé mes pas qui se refermaient sur

eux-mêmes dès l'instant où ils étaient tracés dans la terre mouillée. Lorsque je suis repassé, il n'en subsistait rien, comme de ces chemins d'ombres que nous creusions dans la neige, les nuits d'hiver. Le printemps les a dissous, coulés dans les ruisseaux et reconduits vers le fleuve, qui n'en garde aucun souvenir. Ma mémoire aussi s'effrite et, inlassablement, je dois ressasser ces épisodes de notre amour pour éviter qu'ils coulent avec toi. Je me rappelle les faits, mais les images, elles, meurent, et c'est avec peine que remontent à la surface les vestiges de cette nuit où la pleine lune fondait l'une dans l'autre nos ombres enlacées. Éten-
dus dans la neige, nos deux corps s'agrippaient, pris de vertige devant l'immensité céleste qui nous attirait. Pour nous retenir au sol, tu t'es couchée sur moi. Ton visage masquait la lune, et c'est dans tes yeux que j'ai plongé.

Elle fait face au fleuve où se noie le soleil couchant. Les derniers rayons s'emmêlent dans ses cheveux et forment, autour de sa nuque à contre-jour, un limbe lumineux, comme une auréole.

Ton regard immense et profond comme un abysse, trop souvent j'en ai détourné le mien, par crainte de m'y perdre et de n'en plus sortir. Chaque soir, lorsque le ciel est découvert, je marche jusqu'au quai où je revois encore ta silhouette d'ange qui m'a brûlé les yeux. J'y recherche en vain le vertige ressenti lorsque, pour la première fois, je fis face à ces yeux sans fond, vertige qui s'est répété ensuite chaque fois que j'osais m'abandonner à eux. L'empreinte, laissée dans ma mémoire par ton départ, déjà s'estompe, rendant chaque jour l'image un peu moins fidèlement. Ces photos, dont j'ai tapissé le mur pour compenser ton absence, n'y changent rien. Les traits de ton visage, dorénavant pétrifiés sous diverses poses, y sont reproduits sans relief. Loin de la compenser, ces images ne parviennent qu'à affirmer, avec davantage de force, la perte de ce qu'elles ne savent pas rendre. Impossible toutefois de ne plus contempler ces yeux, même lorsqu'ils ne médusent plus, leurs iris désormais pleins et à jamais impénétrables.

De puissantes vagues brisent la surface des draps blancs, agités par une forte houle. Portés par leur passion exaltée, les deux corps, dans la complète obscurité, n'en font plus qu'un seul.

Un vide, creusé par ta perte, dans mes bras, dans mon corps amputé du tien. Dans ma mémoire qui ne se rappellera bientôt que ton absence. Demain encore, je me rendrai au bord de ta sépulture, je surplomberai le fleuve à la recherche de ce trou dans l'eau que les vagues ont recouvert après ton saut. Avalée, puis déposée au fond de son lit, tu n'auras laissé à sa surface aucune trace de ton passage après qu'il se fut empressé d'en effacer jusqu'au moindre souvenir. Seuls subsistent, à la une des journaux, les quelques instants statiques de ton plongeon, qu'un photographe a découpé en cinq phases. Cinq photos qui, dans mon esprit, se combinent pour reconstituer ton mouvement, qui s'y répète en boucle, me contraignant à y assister sans qu'il me soit possible de l'empêcher. Un instant, constamment réitéré, qui s'impose alors que les flots entraînent ton corps introuvable et dissolvent les souvenirs qui m'en restent, que j'essaie en vain de conserver en m'y agrippant pour qu'ils ne te suivent pas dans l'abîme où tu t'es jetée. J'attendrai la tombée de la nuit avant de quitter le quai, pour ne pas avoir à constater, à mon retour, qu'il ne reste de mon ombre que la demie.

Les yeux clos, il assiste, dans sa paupière, à la dissolution d'une ombre ondoyante, d'un visage qui a perdu ses traits, d'un corps dont il ne reste, en souvenir, qu'une silhouette floue.

Ta mort soudaine a perturbé le cours de ma vie. Devant le vide laissé par ton absence, un terrible vertige m'a fait perdre pied. En basculant, je me suis coincé entre un instant et sa suite, engagé dans une boucle qui se répète indéfiniment. J'essaie vainement de revivre ces scènes perdues de nos amours, mais n'arrive plus qu'à les contempler avec la distance grandissante qu'impose entre nous le flux du fleuve qui t'emporte. Quand finalement l'ombre de ces derniers épisodes se sera à jamais

évanouie, je ne sais pas si la pellicule usée se rompra, mettant fin à cette boucle, ou si je resterai couché ainsi, coincé dans cet instant figé. Pour le moment, alors que, sur ma rétine, l’empreinte laissée plus tôt par l’ampoule finit de s’estomper, j’ouvre les yeux et, du fond de mon lit au milieu duquel je suis étendu, je fixe la lente rotation du ventilateur suspendu au plafond.